

Un hiver pas comme les autres

Erszebet est née en 1934 à Budapest, le long du Danube Bleu. Son père, Pál, est ouvrier communal. Sa maman, Rosa, était ménagère et malheureusement décéda d'un cancer quand Erszebet avait 4 ans. Elle avait un petit frère, Páli. Elle vivait dans un « deux pièces » donnant sur une cour prolétarienne. Elle a vécu la 2^{ème} Guerre Mondiale et donc la prise de Budapest par les russes. Erszebet a suivi, par la suite, des études dans le textile. Le 25 octobre 1956, des émeutes éclatent à Budapest s'opposant au régime de Moscou, il y a deux cent morts. C'est la révolution !

Nous sommes serrés, il est temps. Un premier voyage gratuit vers la liberté. Ce train bondé doit nous amener à la frontière, dans un petit village. Nous sommes arrivés, on nous héberge dans un bâtiment. La solidarité est là, tout le monde est dans la même galère.

Il est deux heures du matin, un guide vient nous chercher pour nous faire passer en Autriche. Nous marchons sur le bord de la route, il fait froid, nous sommes au mois de novembre, bien habillés, sans bagages et sans argent. Des phares au loin, l'angoisse nous gagne, vite le fossé. Nous traversons des terres marécageuses, les bambins pleurent, nous leurs donnons une ou deux gorgées de palinka pour les endormir. Le guide met une barque en travers du ruisseau pour que chaque personne puisse traverser. Nous sommes maintenant loin de Budapest et de nos familles. Le jour s'est levé et nous arrivons de l'autre côté de la frontière, les autrichiens nous attendent. Ils nous accueillent et nous répartissent dans des familles. À dix-sept heures, un bus vient nous chercher pour nous conduire à Vienne. Nous voici dans la capitale autrichienne, mon mari, moi et les autres réfugiés. Nous sommes logés dans une école où la veille, de jeunes adolescents travaillaient encore. Ils ont sorti les meubles par les fenêtres pour installer des matelas. Nous ne mangeons que des conserves. Les autrichiens sont bien organisés et se chargent de nous, ils sont très généreux.

Puisque mon mari et moi avons fait nos études dans le textile, les personnes qui s'occupent de nous, nous proposent d'aller vivre en Australie ou en Belgique. Je pense que c'est plus sage d'aller en Belgique pour espérer revoir un jour nos familles. Nous avons à peine le temps de nous remettre pendant trois jours que des belges viennent chercher de la main d'œuvre. Nous partons tous les deux pour Verviers, capitale de la laine. Lui du haut de ses 24 ans et moi de mes 22 ans, nous sommes jeunes mariés. C'est un train spécial pour nous tous qui fait le trajet. Le soleil descend dans le ciel pendant que nous approchons de Verviers. En regardant par la fenêtre, Imre

me dit « On dirait le village de Liliput » en rigolant. C'est vrai qu'il y avait plein de petites maisons jointives.

Nous voilà arrivé ce 27 novembre 1956, il est presque 9 heures du soir. Les verviétois sont très accueillant, ils essaient de nous dire quelques mots en hongrois. Des autobus nous emmènent dans la caserne de Stembert. Des banderoles rouge, blanche et verte sont suspendues et sur les portes il fait écrit en magyar : « Puisse les hôtes y trouver bon séjour ». Les gens d'ici sont très accueillants, chaleureux et dévoués, trois associations s'occupent de nous. Ils nous préparent à manger mais nous n'avons pas l'habitude de ces repas donc la plupart des gens ne mangent pas à leur faim. Les bénévoles demandent si nous voulons cuisiner pour tout le monde et en échange, ils nous verseraient un bon petit salaire. Alors, Imre et moi commençons à mettre un peu d'argent de côté pour nous racheter des vêtements et pour trouver un foyer. Je pense sans arrêt à ma famille, je n'ai même pas eu le temps de leur dire en revoir, j'espère qu'ils vont bien, là au milieu des manifestations d'opposition. Je viens d'apprendre que la population verviétoise suit l'évolution de la révolution et elle s'est manifestée à plusieurs reprises. Il y a eu des minutes de silence dans les usines, écoles, magasins, ... Ainsi que dans chaque paroisse, des veillées de prières à l'intention des victimes de l'insurrection. Cela me fait chaud au cœur !

Grâce à la légalisation de notre situation, nous avons le droit de sortir en ville dès le samedi de 14 heures à 18 heures et le dimanche de 9 à 10 heures et de 14 à 18 heures. Pour aller à Verviers, nous avons choisi la marche car le tram coûte cher. C'est fou le nombre de choses qu'il y a dans les boutiques ici, ce n'est pas comme en Hongrie ! Cette petite ville est vraiment pleine de vie, une activité par ici, une autre par là. Il y a aussi des trucs bizarres dans les vitrines, ça bouge, apparemment ce sont des crevettes, langoustes ou je ne sais quoi. Par contre, je n'ai jamais vu autant de crottes de chiens de mon existence.

Voilà plus ou moins trois semaines que nous vivons à la caserne de Stembert. Des industriels passent régulièrement pour venir chercher des travailleurs, d'autres de nos semblables sont envoyés vers Bruxelles et certains reprennent même des études. Des familles viennent chercher nos compatriotes pour les héberger. A quand sera nôtre tour ?

Voilà, enfin une famille qui vient nous chercher, les Bormans de Dison, des industriels lainier. Ils nous ont trouvé un logement d'un ancien concierge dans une ancienne usine de chaussures.

Nous sommes hébergés gratuitement, nous devons juste payer l'électricité et nettoyer le trottoir. Les dames de la paroisse et madame Bormans s'occupent beaucoup de nous et nous initient à la vie en Belgique. J'ai des nouvelles de ma famille, mon frère a fui également avec sa copine de 15 ans au Canada. Je me rends compte que mes parents se retrouvent seuls car mon frère s'est enfui

en même temps que moi de notre mère patrie ; la famille se retrouve éclatée bien plus que je ne l'imaginai.

Nous sommes engagés chez Betonville, à Hodimont, une petite usine textile. Mon directeur s'appelle Monsieur Goeders. Mon mari travaille en tant que tisseur et moi au cordage. J'essaye de travailler du mieux que je peux car en Hongrie l'ouvrier qui travaille bien est récompensé, il a, par exemple, le titre de premier ouvrier et peut bénéficier de vacances au Lac Balaton. Apparemment, ça ne convient pas aux membres de la délégation syndicale qui me disent de ralentir le rythme parce que je travaille trop vite.

Notre petite vie commence maintenant, nous parlons français, un garçon pointe le bout de son nez 3 ans après notre arrivée. Mon papa vient visiter Verviers lorsque mon fils, Georges a 5 ans. Grand-père et petit-fils déambulent dans les rues de Verviers. Six ans après la naissance de Georges, Erika arrive et j'arrête de travailler pour élever mes enfants. En 1968, Isabelle complète notre petite famille. Nous avons obtenu notre nationalité belge début des années 80 et j'ai pu retourner dans mon pays revoir ma maman d'adoption que je n'ai plus vue depuis 25 ans. Les retrouvailles sont très émouvantes. Je retrouve mon frère, Pali, 30 ans après notre fuite. Il est marié avec son amour de jeunesse et ils ont une fille.

Pour l'anecdote, j'ai appris que Jean Vallée est le fils de mon ancien directeur, monsieur Goeders. Nous ne serons jamais assez reconnaissants envers notre pays d'adoption !

Remerciement des hongrois à la population verviétoise apparu dans le journal « Le courrier », le 29 novembre 1956 :

Nous, les hongrois arrivés dans notre nouvelle patrie, tenons à exprimer notre profonde reconnaissance pour la façon aimable et chaleureuse avec laquelle nous avons été reçus lors de notre arrivée. Nos remerciements s'adressent tout particulièrement à la jeunesse verviétoise. Un sentiment d'apaisement nous a pris et c'est absolument tranquille que nous attendons la solution de notre sort. Nous savons que vous avez fait de très grands sacrifices pour nous assurer un plus bel et meilleur avenir qui guérira nos plaies encore saignantes. Nous voulons travailler et espérons ne pas vous désillusionner par notre travail.

Nous vous saluons tous cordialement.

Nouvelle écrite en hommage à ma mamy

Source : « LE COURRIER », octobre et novembre 1956, dans les archives de l'administration communale de Verviers.

Vidéo documentaire : <http://www.ina.fr/video/VDD11021183>